

Les livres de Marie Darrieussecq

tous publiés chez P.O.L. + en poche

Voici la liste des livres, publiés sur 20 ans, par ordre chronologique, avec nombre de pages et présentation de l'éditeur. Les livres pour jeunes enfants, le théâtre et les traductions (V. Woolf par exemple) n'y figurent pas.

Truismes (1996), 160 p., Folio 148 p.

Difficile d'écrire son histoire lorsqu'on habite dans une porcherie et, qui plus est, lorsqu'on est devenue une truie. Car telle est l'extraordinaire aventure de la narratrice de cette fable terriblement sensuelle, qui se métamorphose sous les yeux stupides de son ami Honoré, prend du poids, se découvre une soudaine aversion pour la charcuterie, se voit pousser des seins surnuméraires, et finit, bien obligée, par quitter la parfumerie dont elle était l'hôtesse très spéciale...

Tantôt humaine, tantôt animale, elle erre dans les égouts et dans les jardins publics où elle se nourrit de débris végétaux, elle met bas ses porcelets, devient l'égérie du futur président de la République avant d'être la maîtresse d'un très séduisant loup qui se nourrit de livreurs de pizzas et manquer finir sa vie dans l'assiette de sa propre mère.

Derrière ces aventures porcines se profile une société aux prises avec un extrémisme obsessionnel de la vie saine mais de fait corrompue, une vaste ferme des animaux où les achats se règlent en Euro ou en Internet Card, où charlatans et fous mystiques se disputent le pouvoir.

Le récit de cette modification se double donc d'un conte moral où l'œuvre d'imagination affiche ses intentions de satire sociale. Se plaçant d'emblée sous l'égide de Knut Hamsun, de la glèbe et de la sauvagerie attenante à l'humain, la narratrice, truie endiablée, permet au lecteur de renouer avec des plaisirs de lecture qui viennent de très loin.

Naissance des fantômes (1998), 160 p., Folio 176 p.

C'est au départ une histoire simple, banale et triste. Un homme disparaît. Sa femme l'attend, elle ne se résout pas à sa disparition, elle le cherche.

Alors, le monde va se défaire ou, plus exactement s'ouvrir. Il s'ouvre sur son mystère, sur ses niveaux inconcevables, sur ses énigmes, l'infiniment grand, l'infiniment petit, l'infiniment mouvant puissamment rythmés par l'attente. Tous les repères se déplacent, plus aucune perspective n'est certaine, étoiles et atomes échangent leur poids, leur valeur. De proche en proche, cette disparition désintègre tout ce qui constitue la réalité généralement admise, elle nous projette dans une autre dimension des sentiments et des sensations. Les fantômes peuvent apparaître car, comme la narratrice, nous sommes prêts.

Le Mal de mer (1999), 128 p., Folio 144 p.

Après l'école, la petite reste une heure ou deux chez sa grand-mère, en attendant que sa mère vienne la chercher. Elle goûte en regardant des documentaires à la télévision.

Ce jour-là, la robe que porte sa mère est différente. Et au lieu de rentrer à la maison, les voilà qui s'embarquent toutes deux sur l'autoroute.

Elles arrivent au bord de la mer. Les recherches ont déjà commencé.

Précisions sur les vagues (1999), 16 p.

Publié à l'occasion du *Mal de mer*, ce court texte est la description minutieuse de phénomènes marins, dont on ne sait s'ils sont tous avérés ni s'ils relèvent du scientifique ou du poétique. Peut-être plus du poétique que du scientifique, en fait. Quelques pages pour que la réalité s'y développe, enfle, gronde jusqu'à générer de bien curieuses images. (Offert aux lecteurs du premier tirage du *Mal de mer*.)

Précisions sur les vagues (2008), 48 p.

Quand Marie Darrieussecq écrivait *Le Mal de mer* (P.O.L., 1999), elle aurait voulu en dire plus sur les vagues. Mais ça aurait formé des excroissances, de trop grosses vagues à la surface du texte. Ça sortait du roman, ça aurait cassé son rythme, ça formait nouvelle. Ça se sédimentait autrement. Alors elle a écrit *Précisions sur les vagues*. Un catalogue encyclopédique de vagues, décrivant la façon dont elles se forment. C'est un lieu important : elles font la jointure entre l'eau et la terre. La vérité est dans le poème, autant que dans la science.

Bref séjour chez les vivants (2001), 320 p., Folio 272 p.

Soit une famille, une mère, un père, trois filles. Il y a dans cette famille un trou, un creux, une absence, un vide autour duquel tout s'est, d'un même et cruel mouvement, défait puis refait, mais mal : la mort d'un enfant qui à jamais restera un petit garçon de trois ans.

L'action se déroule sur 24 heures. 24 heures de la vie de cinq âmes séparées, à l'intérieur de ces âmes, et aussi bien à l'intérieur de corps traversés de pensées, d'émotions, d'impressions, sur lesquels viennent se poser, fugaces et perçants, cruels, des mots. Flux de consciences contradictoires mais si proches, unies par un même secret, une même douleur toujours contournée, évitée et, de ce fait, de plus en plus présente, cruelle.

White (2003), 224 p., Folio 192 p.

Où ? Au Pôle Sud.

Quand ? Dans un futur proche.

Qui ? Un homme et une femme

De l'aventure ! Du froid ! Du chaud ! Des spectres ! Des bons et des méchants ! De l'amour !

Jusqu'à quel point faut-il se débarrasser des fantômes pour faire l'amour ?

Le Bébé (2002), 128 p., Folio 192 p.

Qu'est-ce qu'un bébé ?

Pourquoi si peu de bébés dans la littérature ?

Que faire des discours qui les entourent ?

Pourquoi dit-on « bébé » et pas « le bébé » ?

Qu'est-ce qu'une mère ? Et pourquoi les femmes plutôt que les hommes ?

Le Pays (2005), 304 p., Folio 256 p.

Un jeune couple, elle attend un enfant, décide de déménager, de quitter Paris pour repartir et s'installer au pays, un pays qui ressemble au Pays basque, c'est là d'où elle vient.

Cet enfant à venir, ce temps de la maternité, est l'occasion pour elle d'un retour sur les origines. Elle passe en revue les lieux familiers de son enfance, fait défiler son histoire, sa famille, les névroses familiales, la mère sculptrice célèbre (on pense à Louise Bourgeois) remariée et le père ruiné qui vit au fond du jardin, dans une caravane, questionne la filiation, le frère mort, la folie du frère adopté, l'aïeule. Au fur et à mesure que la grossesse avance, comme en abyme, elle se met à flotter dans son histoire, le pays devenant la matrice de son retour sur elle-même.

Nous sommes dans un futur proche, dans un monde à peine décalé, ce Pays est tout juste indépendant. Le couple s'installe, circule, il y a des autoroutes, des bords de mer, des souvenirs, une géographie comme sait les faire vivre Marie Darrieussecq, une histoire, une culture, des habitudes étranges.

Ce texte fait alterner deux voix, la voix intérieure de la femme, la voix narrative du récit. Avec un humour très subtil, avec une gravité constamment présente et une précision quasi scientifique, une pensée toujours politique, Marie Darrieussecq, écrivain des sens et des sensations, nous permet d'éprouver toute la métaphysique des origines, la question de la filiation : est-ce qu'on échappe à son destin, est-ce qu'on quitte un pays, est-ce qu'on l'habite, qu'est ce qu'on doit au passé ? et nous fait partager depuis l'intérieur les bouleversements physiques et métaphysiques qu'opère l'attente d'un enfant.

Zoo (2006), 256 p.

Marie Darrieussecq a rassemblé quinze nouvelles publiées ici où là, ou inédites, écrites depuis 20 ans, souvent sur commande, entre deux livres dont elles pourraient aussi, parfois, être des chapitres inattendus. Elles ont en commun son sens du fantastique, son goût pour les sciences pas toujours exactes, son humour, et un art consommé du suspens. Anticipations, rêveries, elles mettent en scène beaucoup d'animaux, mais pas seulement : des humains très spéciaux leur tiennent une compagnie déconcertante

Tom est mort (2007), 256 p., Folio 240 p.

Voici dix ans que son fils est mort, il avait quatre ans et demi. Pour la première fois depuis ce jour quelques moments passent sans qu'elle pense à lui. Alors, pour empêcher l'oubli, ou pour l'accomplir, aussi bien, elle essaie d'écrire l'histoire de Tom, l'histoire de la mort de Tom, elle essaie de s'y retrouver. Tom qui est devenu mort, Tom à qui on ne pense plus qu'en sachant qu'il est mort. Elle raconte les premières heures, les premiers jours, et les heures et les jours d'avant pareillement, comme s'il fallait tout se remémorer, elle fouille sans relâche, elle veut décrire le plus précisément et

le plus profondément possible, pas tant les circonstances de la mort de Tom que ce qui a précédé, que ce qui s'en est suivi, la souffrance, le passage par la folie, et le fantôme de son enfant. Le plus concrètement aussi parce que, c'est sûr, la vérité gît dans les détails. C'est la raison pour laquelle ce texte qui devrait être insoutenable et qui va si loin dans l'interrogation de la douleur est si convaincant, si proche.

Le Musée de la mer (2009), 144 p.

Liz et Will se réfugient chez May et Man. Ils arrivent, avec leurs deux enfants, d'une ville assiégée, et ils n'ont plus d'essence. C'est la guerre. May et Man vivent près de la côte, ils essaient de maintenir leur Musée malgré les restrictions. Il leur reste quelques poissons, un poulpe et une « chose », Bella : un objet vivant non identifié, une bête marine à mi-chemin du lamantin et du revenant. Bella est belle et elle bêle, Bella est monstrueuse et pleure comme un bébé. May et Man, sur cette bande-son, essaient de rester neutres, à cultiver leur jardin malgré les milices locales. Mais les bombardements se rapprochent, et Will et Liz, et leurs enfants, apportent aussi la guerre.

Dit comme ça, on croirait une histoire : déroulée, lisible, compacte. Mais c'est une pièce de théâtre, faite pour être jouée, avec des bulles d'air dedans pour que s'y loge le metteur en scène.

Rapport de police : accusations de plagiat et autres modes de surveillance de la fiction (2010), 384 p., Folio 448 p.

Accusée à deux reprises de plagiat – une première fois par Marie NDiaye en 1998 – et plus récemment par Camille Laurens, Marie Darrieussecq a voulu comprendre ce qui lui était arrivé et, bien sûr, se défendre de cette accusation renouvelée. Elle s'est donc penchée sur la notion de plagiat, sur l'histoire de ce concept à travers la littérature. Elle s'est aperçue que nombre d'écrivains, et pas des moindres, ont eu à subir cette accusation. Et s'il ne s'agit pas de banaliser par le nombre – tous plagiaires – il s'agit de se demander comment on en arrive là. À quoi sert-elle, cette accusation de plagiat ? Comment « prend-elle », pourquoi trouve-t-elle toujours tant d'échos ? Qu'est-ce que cela veut dire, d'un état de la critique et des institutions littéraires, d'un état de la société puisque la littérature fait symptôme ?

Que l'accusation de plagiat soit une tentative d'assassinat symbolique, c'est une évidence. Concurrence entre écrivains, conflits de personnes et autres trivialités psychologiques, certes. Mais l'intérêt de cette ample étude est aussi de démontrer qu'elle participe d'un dispositif plus vaste : un empêchement général, une chape de plomb faite d'interdits, de sacralité et d'anathèmes. Une surveillance de la fiction, qui vaut pour toute écriture non appropriée, et dont est retracée ici la longue histoire, de Platon au goulag.

Clèves (2011), 352 p., Folio 352 p.

Clèves raconte l'éveil à la vie amoureuse et sexuelle d'une petite fille, en province, il y a une trentaine d'années environ... Les trois parties du livre respectivement intitulées « Les avoir » (les règles), « Le faire » (l'amour), « Le refaire » (l'amour, encore, bien sûr : une seule fois ne suffit jamais, surtout en l'occurrence), donnent bien la temporalité et la dramaturgie de ce huitième roman de Marie Darrieussecq.

« Les avoir »

Nous sommes donc en province, au Sud, pas loin d'un océan où l'on surfe (on aura reconnu le Pays Basque, cher à l'auteur). La petite héroïne, Solange qui n'a pas les yeux dans ses poches, ni l'intelligence en veilleuse, se débat entre une « école obsédée par le sexe » – on n'y pense qu'à ça, on n'y parle que de ça, dans les termes les plus crus – et des parents pour le moins absents (un père volage, hâbleur, rarement là et une mère dépressive : Solange passe la plupart de son temps chez un voisin, un adulte un peu étrange).

Surviennent enfin les règles : il n'en a jamais été écrit comme cela. Loin de tout lyrisme féministe mièvre ou exalté, d'une manière à la fois précise et dérangeante parce que brutale, non métaphorique et surtout assez enfantine pour déranger encore plus.

« Le faire »

Évidemment, le premier épisode passé, cela devient la grande affaire. Il faut choisir le garçon qui procédera, ou se laisser choisir (Solange a-t-elle seulement le choix ?). Stratégie, tactique, séduction. Copines et confidences. Le village devient une vraie Cour, avec ses intrigues, ses renversements d'alliance (d'où le titre).

Dans le cas qui nous occupe, et sans entrer dans les détails, ce ne sera pas vraiment une réussite. Il faut donc sans tarder le refaire.

« Le refaire »

Solange n'a plus dix ans, mais elle n'a pas encore seize ans. Il n'empêche, elle ne pense plus qu'à ça. Comme la précédente, mais davantage encore, cette partie montre les filles en proie aux garçons, la soumission des unes et la brutalité des autres. Alors Solange va trouver à son tour sa victime à elle auprès de qui elle devient une Lolita sans scrupules.

Clèves est un texte extrêmement perturbant, qui met au service d'un réalisme radical une rare inventivité littéraire. Marie Darrieussecq y décrit un monde d'enfants en mutation, loin des adultes qui ne voient rien et qui, quand ils voient, ne comprennent rien. C'est violent, beau, drôle et cruel.

Il faut beaucoup aimer les hommes (2013), 320 p., Folio 304 p.

Une femme rencontre un homme. Coup de foudre. Il se trouve que l'homme est noir. « C'est quoi, un Noir ? Et d'abord, c'est de quelle couleur ? » La question que pose Jean Genet dans *Les Nègres*, cette femme va y être confrontée comme par surprise. Et c'est quoi, l'Afrique ? Elle essaie de se renseigner. Elle lit, elle pose des questions. C'est la Solange du précédent roman de Marie Darrieussecq, *Clèves*, elle a fait du chemin depuis son village natal, dans sa « tribu » à elle, où tout le monde était blanc.

L'homme qu'elle aime est habité par une grande idée : il veut tourner un film adapté d'*Au cœur des ténèbres* de Conrad, sur place, au Congo. Solange va le suivre dans cette aventure, jusqu'au bout du monde : à la frontière du Cameroun et de la Guinée Équatoriale, au bord du fleuve Ntem, dans une sorte de « je ntem moi non plus ».

Tous les romans de Marie Darrieussecq travaillent les stéréotypes : ce qu'on attend d'une femme, par exemple ou les phrases toutes faites autour du deuil, de la maternité, de la virginité... Dans *Il faut beaucoup aimer les hommes* cet homme noir et cette femme blanche se débattent dans l'avalanche de clichés qui entoure les couples qu'on dit « mixtes ». Le roman se passe aussi dans les milieux du cinéma, et sur les lieux d'un tournage chaotique, peut-être parce qu'on demande à un homme noir de jouer un certain rôle : d'être noir. Et on demande à une femme de se comporter de telle ou telle façon : d'être une femme.

Être ici est une splendeur : vie de Paula M. Becker (2016), 160 p.

Paula Modersohn-Becker voulait peindre et c'est tout. Elle était amie avec Rilke. Elle n'aimait pas tellement être mariée. Elle aimait le riz au lait, la compote de pommes, marcher dans la lande, Gauguin, Cézanne, les bains de mer, être nue au soleil, lire plutôt que gagner sa vie, et Paris. Elle voulait peut-être un enfant - sur ce point ses journaux et ses lettres sont ambigus. Elle a existé en vrai, de 1876 à 1907. Paula Modersohn-Becker est une artiste allemande de la fin du XIX^{ème} siècle, peintre, célèbre en Allemagne et dans beaucoup d'autres pays au monde, mais à peu près inconnue en France bien qu'elle y ait séjourné à plusieurs reprises et fréquenté l'avant-garde artistique et littéraire de son époque. Née en 1876 et morte en 1907 des suites d'un accouchement, elle est considérée comme l'une des représentantes les plus précoces du mouvement expressionniste allemand. La biographie que lui consacre Marie Darrieussecq (nouveau territoire pour l'auteur de *Il faut beaucoup aimer les hommes*) reprend tous les éléments qui marquent la courte vie de Paula Modersohn-Becker. Mais elle les éclaire d'un jour à la fois féminin et littéraire. Elle montre, avec vivacité et empathie, la lutte de cette femme parmi les hommes et les artistes de son temps, ses amitiés (notamment avec Rainer Maria Rilke), son désir d'expression et d'indépendance sur lesquels elle insiste particulièrement.